Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 12 (1904)

Heft: 48

Artikel: La crise doctrinale dans l'Église romaine actuelle et ses conséquences pour l'ancien-catholicisme

Autor: Michaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403609

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA CRISE DOCTRINALE
DANS L'ÉGLISE ROMAINE ACTUELLE
ET
SES CONSÉQUENCES POUR L'ANCIEN-CATHOLICISME.

I. La crise.

Je prends le mot *crise* dans son sens habituel de « moment grave et périlleux » : il est grave, parce qu'il s'agit de questions très graves; il est périlleux, parce que les oppositions et les contradictions constatées dans ces matières très graves, constituent un péril manifeste, péril que nous apprécierons dans notre seconde partie.

La gravité de ce péril a été reconnue par le cardinal Mathieu lui-même, qui vit à Rome et qui est mieux placé que personne pour savoir ce qu'on pense au Vatican même. Voici ses propres paroles : « En ce moment la crise est plus inquiétante (que lors de l'indépendance gallicane) et il y a lieu d'avoir des craintes sérieuses... Ce n'est pas tant le schisme qui est à craindre que le rationalisme, lequel est pire encore, car il conduit à l'indifférence... Le clergé me préoccupe plus que les laïques... car il compte de nombreux amis des abbés Loisy et Houtin. Si les rapports que nous possédons pouvaient être mis sous vos yeux, vous seriez étonné du chiffre des défections dans le clergé de France... A Rome également, nous avons des prêtres qui se séparent de l'Eglise. Les méthodistes les reçoivent, et en ce moment ils en hébergent une dizaine... En France, les idées de l'abbé Loisy se sont infiltrées jusque dans les grands séminaires... Le jeune séminariste, troublé, abandonne le séminaire [1]. »

---

[1]) Voir le *Temps* du 19 février 1904, et le *Chrétien français* du 5 mars 1904.

Et ce ne sont pas seulement les amis de M. Loisy qui rendent Rome perplexe, ce sont même les doctrines de M. Bricout, directeur de la *Revue du clergé français,* et de ses collaborateurs. Le P. Fontaine, jésuite, a poussé contre ces théologiens, cependant très modérés, le cri d'alarme suivant:

« Il faudrait être bien superficiel pour ne voir ici qu'une question de mots ou tout au plus de méthode; comme si les mots ne portaient pas et ne déterminaient pas les idées; comme si une méthode n'engageait pas parfois les principes et ne commandait en certains cas tout l'ensemble de la doctrine! Cette théorie d'une théologie « biblique » en dehors de toute notion surnaturelle peut devenir parmi nous le point de départ, disons mieux, la source trop féconde d'égarements sans fin; elle fausse le point de vue catholique sur la formation et le développement ecclésiastique des dogmes et porte en elle-même la justification de la Bible de Reuss et de l'histoire de Harnack. Si elle était admise au sein de l'Eglise de France, elle y introduirait avec elle et légitimerait toutes les sciences protestantes dans leurs lignes générales et leurs directions essentielles. Les conflits les plus redoutables naîtraient à tout instant et sur tous les points à la fois entre cette théologie naturaliste et la théologie surnaturelle. Ainsi s'ouvrirait une ère de polémiques plus aiguës que celles qui, depuis quelques années, ont scandalisé nos fidèles, fait la joie des chroniqueurs boulevardiers et des protestants libéraux. Pour savoir ce que pensent ces derniers, M. Bricout n'a qu'à ouvrir le *Signal* du 13 janvier [1]). »

Voyons donc si ces alarmes sont réellement fondées. Pour élucider ce point d'histoire, reproduisons les textes mêmes des théologiens romanistes incriminés, des Français surtout. De la sorte, nous serons renseignés par leurs propres enseignements, et non par nos appréciations personnelles.

1° Nous avons déjà constaté le fait que MM. Loisy et Houtin ont dans le clergé et chez les laïques de nombreux amis. Si M. Loisy est vivement attaqué par le cardinal Perrauld, par l'abbé Gayraud, par les jésuites Prat et Fontaine, par l'abbé Maignen, qui l'accusent de rationalisme, de protes-

[1]) Voir la *Vérité française* du 22 février 1904, et le *Chrétien français* du 5 mars.

tantisme, d'hérésie, de fausser les miracles évangéliques, de saper les fondements de la foi, etc., il faut remarquer qu'il est ouvertement loué par l'archevêque Mignot d'Alby, par les *Annales de philosophie chrétienne,* par la *Revue du clergé français,* par une quantité d'écrivains qui saluent en lui un nouveau Richard Simon et dans Houtin un nouveau Launoy. Non seulement les partisans de ces deux théologiens sont des hommes de science, mais encore leurs ouvrages sont très répandus et très appréciés. Ce fait peut devenir gros de conséquences.

2° En octobre 1903, M. Hippolyte Hemmer a fait l'aveu suivant: « Les catholiques continuent à se débattre, comme depuis cinquante ans, dans une indicible confusion d'idées, dans une terminologie vieillotte, sans vue précise de leur propres principes politiques et des moyens de les faire valoir. Ils se targuent de principes, qu'ils conviennent ne pas vouloir appliquer; ils cherchent un boulevard et une défense dans des pratiques libérales qu'ils déclarent fausses en elles-mêmes et dangereuses dans leurs conséquences. La contradiction des idées aboutit à l'incohérence des efforts et à l'impuissance dans l'ordre des faits [1]. »

Or, si telle est la situation politico-ecclésiastique des catholiques-romains de France, leur situation doctrinale est encore plus contradictoire, comme vont le démontrer les aveux suivants :

3° M. de Bonnefon, pour sortir de cette confusion, demande le retour à l'Eglise primitive, dont il fait l'éloge contre l'Eglise actuelle. Voici ses propres expressions: « Les catholiques à la mode qui *recrucifieraient Jésus pour mieux glorifier un Thomas d'Aquin* (allusion évidente aux partisans de Léon XIII et de Pie X), pardonnent mal tout retour au catholicisme primitif. Chaque fois qu'un écrivain veut ramener la religion à sa source, les docteurs se lèvent pour lui dire avec mépris: Comment voulez-vous que l'Eglise, après 1800 ans d'exercice, soit la même qu'à son premier matin? Elle s'est perfectionnée en avançant à travers les siècles... Cette objection serait juste pour une institution humaine. Mais si l'Eglise est une institution divine, l'objection tombe: instituée par Jésus-

---

[1]) *Revue d'histoire et de littérature religieuses,* septembre-octobre 1903, p. 494.

Dieu, elle a dû être parfaite à son début; tout ce qui l'éloigne des origines l'éloigne aussi de la perfection[1]. »

Sans doute à son insu, M. de Bonnefon ne pouvait pas mieux faire l'éloge de l'ancien-catholicisme, qui n'est que le retour au catholicisme primitif, en dépit de la scolastique du moyen âge et de la papauté actuelle.

4° Formidables aussi sont les aveux des sommités actuelles du clergé français sur le triste état de l'enseignement de la théologie dans les séminaires, et sur la nécessité urgente d'y remédier par l'établissement d'une théologie absolument scientifique. Il faut lire sur ce sujet le volume de M. Saintyves sur *la Réforme intellectuelle du clergé et la liberté d'enseignement* (1904). C'est un livre extrêmement caractéristique et plein de documents irréfutables. On y voit le parti arriéré de l'obscurantisme, favorisé par les continuateurs de Dom Gueranger, par l'évêque Turinaz de Nancy, par l'abbé Maignen, par le jésuite Fontaine, par le protonotaire Fèvre, etc., mais aussi le parti de la réforme, représenté par les archevêques Mignot et Servonnet, par l'évêque Touchet d'Orléans, l'évêque La Croix, l'abbé Baunard, le P. Baudrillart, l'abbé Klein, même le jésuite de Grandmaison, etc. De même que le libéralisme ne fait plus peur et que Emile Olivier pousse dans cette voie les ecclésiastiques libéraux, ainsi la science et la théologie scientifique n'effraient plus un grand nombre d'ecclésiastiques[2]. Des théologiens même qui sont hostiles aux idées de M. Loisy, déclarent insuffisante la théologie traditionnelle[3]. Là, c'est M. l'abbé Guibert, directeur de l'Institut catholique de Paris, qui affirme que le christianisme n'a rien à souffrir de la science actuelle[4]; ici, c'est M. Ermoni, qui, dans un article intitulé: « Dogme et critique », se range à « l'élaboration de la théologie scientifique »[5], fait valoir les devoirs, mais aussi les droits de la critique (p. 564-565), affirme que la formule dogmatique est relative (p. 567-568), qu'il faut l'épurer, qu'elle renferme du symbole et de l'imagination (p. 568-569), qu'elle

---

[1]) Cité par le *Catholique français*, novembre 1903, p. 173.

[2]) Voir la *Revue du clergé français*, 15 septembre 1903, p. 170-173, 179, 209-212, 217; — 1er octobre, p. 94-95; — 1er novembre, p. 540-545.

[3]) Voir les aveux de M. Gaudeau, dans la *Revue du clergé français*, 15 mars 1904, p. 115, 118-119.

[4]) *Revue du clergé français*, 1er décembre 1903, p. 49-51.

[5]) *Revue du clergé français*, 15 février 1904, p. 561.

n'est qu'approximative et qu'elle ne doit pas être d'une rigidité mathématique (p. 569); etc.

Je regrette de ne pouvoir citer tous ces textes extrêmement curieux, qui étonnent par leur hardiesse relative ceux qui les lisent attentivement. J'aurais plaisir aussi à signaler l'article du P. Lemonnyer, dominicain, sur l'organisation de la théologie catholique; article où, tout en escamotant une partie des difficultés, il reconnaît cependant que « les procédés de la science historique sont indispensables, que cela ne peut être mis en question [1] »; que c'est la *critique* théologique *seule* qui fournit à la théologie ses bases scientifiques par le fait qu'elle la met en possession de son donné véritable; qu'à ce point de vue, on peut dire que cette critique théologique *conditionne et régit la théologie,* quoique d'une manière extérieure et accidentelle [2]. Ces deux derniers mots du bon Père (« manière extérieure et accidentelle ») indiquent la porte de derrière par laquelle il veut s'échapper. Toujours est-il qu'il fait le procès aux Pères et aux scolastiques qui manquaient des matériaux nécessaires « pour élaborer la critique théologique du donné théologique ». Il ne craint pas de dire: « Ils puisaient directement à ces sources peu abondantes et pas toujours limpides les éléments du donné théologique qu'ils introduisaient dans leurs sommes théologiques elles-mêmes sous forme d'arguments d'autorité. Ils y puisaient avec un sens théologique merveilleux (?), mais qui ne suppléait pas toujours à l'*absence* de règles précises en matière de critique théologique... Si imparfaite que fût cette manière d'agir, *mal servie* par une information *restreinte* et par une méthodologie *encore trop peu précise,* l'idée dont elle s'inspirait est celle-là même *qui doit maintenant se réaliser par la création* d'une critique théologique du donné théologique (p. 237) ». On le voit, cette « Somme critique », nous ne l'avons pas encore; elle est à créer. Le Père avoue, en outre, « que l'histoire est trouée de lamentables lacunes et qu'elle est en proie à de douloureuses incertitudes » (p. 240). Que de choses dans cet aveu!

Bref, les papistes libéraux demandent à Pie X de leur accorder la liberté de la science, notamment dans les questions

---

[1]) *Revue du clergé français,* 1er octobre 1903, p. 234.

[2]) P. 235.

d'exégèse biblique [1]). Ils déclarent que l'Index n'est pas une démonstration; « que la mise d'un livre à l'index n'offre par elle-même aucune lumière à l'esprit; qu'on a vu des livres mis à l'index, puis retirés bientôt de l'index [2]) »; qu'il faut être de son temps, c'est-à-dire, « que jamais l'Evangile n'a coulé plus largement qu'en notre temps »; que « la passion de ce siècle pour la science, la justice et la liberté est au fond inspirée par l'esprit chrétien »; que « rien d'essentiel dans l'esprit moderne n'est en contradiction avec l'esprit de l'Evangile [3]) ».

5° Ce n'est pas tout. Non seulement on réclame la réforme de la théologie par la critique scientifique et par la libre recherche, en général, mais on ne craint pas de jeter des pierres dans le jardin de la scolastique et jusque dans la *Somme* de Thomas d'Aquin. Ce n'est pas seulement M. de Bonnefon qui se permet cette audace, ce sont encore des théologiens beaucoup plus savants que lui. Je ne citerai pas parmi eux le P. Gardeil, qui essaie, dans la *Revue thomiste* (septembre-octobre 1903) de sauvegarder l'œuvre de Thomas d'Aquin, mais qui avoue pourtant qu'elle n'est pas absolument outillée au point de vue critique. Je citerai l'abbé Turmel, très diplomate lui aussi sur certains points, mais assez sincère toutefois pour écrire ceci: « Il est incontestable que la *Somme théologique* contient des références inexactes... On y voit apparaître à différentes reprises les fausses Décrétales. On y rencontre çà et là le pseudo-Denys... Je crois que le P. Gardeil à réduit considérablement le chiffre des citations apocryphes qui s'étalent dans le *Contra errores Græcorum.* Il avoue à la suite de Launoi que le chapitre de ce livre relatif à la primauté du pape contient 18 attestations erronées, sur 18 que j'ai comptées; mais mettons qu'il y en ait 20. Qu'il relise le livre entier, et je crains bien qu'il ne puisse y relever qu'un *très petit* nombre de textes authentiques... Et la conclusion à laquelle nous arrivons, c'est que, généralement, S. Thomas ne s'est pas donné la peine de puiser dans les Pères les attestations qu'il leur emprunte, mais bien dans

---

[1]) *Annales de philosophie chrétienne,* août-septembre 1903; *Revue du clergé français,* 1er octobre 1903, p. 333.

[2]) *Revue d'histoire et de littérature religieuses,* juillet-août 1903, p. 415.

[3]) M. l'abbé L. Venard, dans la *Revue du clergé français,* 1er septembre 1903, p. 97.

Pierre Lombard, et, pour la partie sacramentaire, dans Gratien. L'érudition patristique de S. Thomas est donc, presque partout, une érudition de *seconde* main; c'est celle de l'*élève* qui emprunte à son manuel les témoignages dont il a besoin pour appuyer sa thèse... On voit que l'horizon de l'auteur de la *Somme* ne s'étendait guère au delà de St. Augustin, de St. Grégoire le Grand, de Boèce et *surtout* du pseudo-Denys... Je ne puis m'empêcher de déclarer au P. Gardeil que les deux dernières parties de sa thèse poursuivent une entreprise *irréalisable.* Le *De forma absolutionis* a pour objet, quoi qu'il en dise, la forme de l'absolution, et S. Thomas résout le problème qui se dresse devant lui par des raisonnements dont le P. Morin n'a rien laissé subsister. Quant aux commentaires bibliques du saint docteur, il leur arrive très souvent de *ne pas signaler ce qui est dans le texte sacré*; mais il leur arrive plus souvent encore d'y *signaler une foule de choses qui n'y sont pas du tout* [1]). » Nous sommes loin, en vérité, de l'admiration de Léon XIII pour la science de l'Ange de l'Ecole.

M. Fonsegrive n'est pas aussi formel, car il se prétend aristotélicien. Mais quel étrange aristotélicien! Il l'est, dit-il, mais à la condition de changer toutes les définitions de l'aristotélisme! On ne saurait être plus naïf ou plus pince-sans-rire. Voici ses propres expressions: « On peut soutenir que l'aristotélisme demeure le vrai, et pour ma part, je le *croirais* volontiers, car je l'ai trouvé toujours souple et commode pour contenir tous les faits nouveaux, toutes les acquisitions de la pensée, toutes les directions de l'action, *mais c'est à la condition que la plus grande partie des définitions soient changées* [2])».

6° Toutefois le P. Gardeil, si timide lorsqu'il s'agit de confesser les côtés défectueux de Thomas d'Aquin, ne craint pas de reconnaître que les formules dogmatiques sont relatives comme expression. Oh! sans doute, il ne veut pas qu'on abandonne leur « significatif »; mais il veut qu'on « découvre, sous l'axe de leur fixité, un nouvel angle d'ouverture vers la relativité [3]) ». Ceci aussi est très suggestif.

---

[1]) *Revue du clergé français,* 1er décembre 1903, p. 67-69. Et toutes ces assertions sont développées très longuement dans l'*Histoire de la théologie positive* du même auteur.

[2]) *Ibid.,* 15 mars 1904, p. 212.

[3]) *Ibid.,* 1er février 1904, p. 557.

Plus suggestif encore est l'abbé Loisy, lorsqu'il ose répliquer à tous les adversaires qui le combattent au nom de l'Eglise, qu'ils font dire à l'Eglise beaucoup de choses qu'elle n'a pas dites. Cette remarque est fort importante et d'une application qui devrait être beaucoup plus générale ; lorsqu'elle sera acceptée et pratiquée comme elle mérite de l'être, toute la Dogmatique romaine — pour ne parler que de celle-là — sera changée.

MM. Bricout et Dubois avouent que l'historien, comme tel, n'a à se préoccuper que des faits à constater, et non du caractère surnaturel que ceux-ci peuvent avoir, ni des dogmes auxquels ils peuvent toucher; que le surnaturel et le dogme concernent le théologien ou le dogmaticien, mais non l'historien. Nous avons déjà vu comment le P. Fontaine crie au naturalisme et au scandale [1]).

7° Les exégètes de l'école de M. Loisy ne font pas de difficulté à reconnaître que l'exégèse soit de l'A. T., soit du N., est entrée dans une voie nouvelle, en ce sens que des questions nouvelles (ou qui passent pour telles) sont soulevées, par exemple: « La question si complexe de la composition des Evangiles [2]) » ; la question de l'état d'âme dans lequel étaient les évangelistes lorsqu'ils ont écrit les évangiles, état d'âme qu'il faut reconstituer bien qu'ils aient été inspirés [3]). — Le P. Lagrange, sans aller aussi loin que M. Loisy, reconnaît que la critique historique a modifié, sur plus d'un point, l'interprétation habituelle de l'A. T.; que tel passage qu'on avait tenu pour historique, ne peut plus être tenu pour tel; que si Bossuet et Pascal vivaient de nos jours, ils n'hésiteraient pas à « faire une nouvelle synthèse de la Suite de la religion [4]) ». Quant aux évangiles, le P. Lagrange dit: « La comparaison des évangélistes entre eux, tous étant également inspirés et canoniques, prouve que l'inspiration ne les a pas préservés de cette condition de l'humanité (à savoir, que les paroles ne peuvent ordinairement être transmises avec une entière fidélité et que les faits changent de physionomie avec le temps), et de plus qu'ils ont obéi à cette autre loi qui veut que l'historien le plus pénétré de son rôle d'historien introduise dans son ré-

---

[1]) *Revue du clergé français,* 1er mars 1904, p. 96-98.
[2]) Venard, *Revue du clergé français,* 1er novembre 1903, p. 533.
[3]) *Ibid.,* 15 novembre 1903, p. 658.
[4]) *Ibid.,* 1er novembre 1903, p. 520-522.

cit quelque chose de ses idées et des idées de son groupe: de là leurs divergences[1].» — M. Batiffol, ami du P. Lagrange, va jusqu'à confesser que les auditeurs de Jésus ont matérialisé et mal compris la pensée eschatologique de Jésus, et que cette génération des premiers disciples ne saurait être prise pour guide, étant donnée son inintelligence, étant donnés les reproches que Jésus lui a adressés si souvent de ne pas le comprendre[2]. — M. Bricout dit de son côté (p. 454): «Il serait peut-être plus conforme aux constatations de la critique et à une saine théorie de l'inspiration, de déclarer que, si dans l'ensemble et pour le fond les Synoptiques ont voulu raconter et racontent des faits réels, ils n'ont voulu aussi, quelquefois et sans dénaturer la substance de l'histoire, *qu'exprimer leur foi, la foi de l'Eglise*, dans des récits ou des *logia*, qui dès lors *ne sont pas à prendre strictement pour des faits historiques ou des enseignements de Jésus.*» On l'avouera, ceci est fort grave. — Tel autre, professeur de grand séminaire, parlant du IVe Evangile, affirme ici comme dans toutes les autres parties des Ecritures, les pleins droits de la critique. Il s'élève contre «les gendarmes d'une orthodoxie factice et de pure coterie[3]». Il veut qu'on sauvegarde le dogme de l'inspiration, mais aussi «la pleine liberté pour discuter les questions purement critiques». Il n'attaque nullement la valeur de la tradition, mais il réclame énergiquement «les titres qui doivent l'authentiquer» (p. 64). Il ne veut pas qu'on prenne le témoignage d'Irénée comme parole d'évangile, mais qu'on le soumette à une sage et sérieuse critique (p. 65). Il déclare «qu'il serait enfantin de soutenir qu'il n'y a plus rien à ajouter aux travaux des siècles écoulés, que tout a été dit, et que la pierre du tombeau est définitivement scellée» (p. 74). — Ce même théologien, dans la même «Revue», a reproché «un sens critique émoussé» aux catholiques qui ont accepté comme satisfaisantes les explications qui leur ont été données du premier récit de la Genèse. S'élevant contre «l'école de l'aveugle tradition», il a ajouté: «Les contradictions réelles des écrivains sacrés ne discréditent pas la Bible, parce que le but des auteurs sacrés a été d'enseigner la religion. Pour eux, *l'histoire*

---

[1]) *Revue du clergé français*, 1er février 1904, p. 451 et 462. [2]) P. 452.

[3]) *Annales de philosophie chrétienne*, octobre 1903, p. 63.

n'a aucune importance; voilà pourquoi ils l'ont parfois écrite d'une manière contradictoire; et cela ne les a ni choqués ni préoccupés, parce qu'ils n'avaient pas en vue d'écrire une histoire; en un mot, les rédacteurs des saints Livres sont des *dogmaticiens* et des *moralistes; ils ne sont pas des historiens;* même lorsque l'histoire est vraie et exacte, elle ne l'est, pour ainsi dire, qu'indirectement et en dehors de leurs intentions, attendu qu'ils ne visaient nullement ce but. Cette solution, la seule que puisse admettre une critique qui se respecte, parce qu'elle harmonise à la fois et la teneur du texte et les droits de la logique, est de nature à écarter les innombrables difficultés accumulées par une interprétation inintelligente et obstinée [1].»

Tel autre, «docteur en théologie», publie, dans la «Revue du clergé français» (15 juillet 1903), les aveux suivants:

P. 339: «Les critiques n'ont pas toujours tort de reprocher aux théologiens de ne pas assez tenir compte des textes ou même de les «solliciter» doucement pour les faire cadrer avec certaines thèses d'école qui n'ont rien à voir avec la foi.»

P. 349: «Certaines explications des Pères, comme celles de saint Hilaire et de saint Jérôme (sur ce texte: Que ce calice s'éloigne de moi), sont vraiment trop fantaisistes.»

P. 350: «L'insuffisance de certaines théories (théologiques) en présence des textes, éclate aux yeux de tout juge non prévenu. Nous en donnerons des exemples tirés de saint Thomas lui-même, dont personne ne récusera l'autorité... Les amateurs d'exégèse nuageuse pourront consulter la *Somme théologique.* Que conclure de ces difficultés et de ces insuffisances évidentes d'une certaine théologie en présence des textes?... A ces questions la tradition catholique n'a pas donné une réponse unanime.»

P. 365: «La tâche de l'exégèse catholique n'est donc pas achevée: elle devra plus que jamais tenir compte rigoureusement des faits, ne pas se contenter, en interprétant les textes, d'*explications à côté,* qui ont pu satisfaire nos ancêtres moins exigeants, et ressemblent aujourd'hui à des *échappatoires.* Elle évitera aussi cette *banqueroute* de détails, où Renan croyait voir la condamnation de la critique catholique, parce qu'il confondait avec le dogme immuable *certaines positions caduques*

---

[1]) *Ibid.,* décembre 1903, p. 323.

prises par les théologiens sur des points secondaires, et prenait pour des symptômes de mort *les déchets inévitables* de la vie qui s'organise et se développe.»

M. F. Dubois reconnaît qu'on a vu autrefois, dans certains passages de la Bible, des révélations de Dieu et des miracles, et qu'on ne les considère plus aujourd'hui que comme des faits naturels, expliqués par l'histoire mieux connue du milieu sémitique [1]). Ce même théologien rappelle aussi qu'il ne suffit pas qu'une opinion soit soutenue par les Pères comme docteurs privés, pour qu'elle s'impose *ipso facto* au respect des fidèles, mais qu'elle doit encore être enseignée unanimement et avec la certitude qu'elle appartient au dépôt révélé; car c'est seulement à ces conditions que les Pères parlent comme témoins de la foi [2]).

8° En matière d'histoire ecclésiastique, il suffit de mentionner les publications de M. Houtin sur S. René, qui n'a jamais existé, et de M. P. Lejay sur S. Bénigne, pour constater avec quelle sincérité et quelle sûreté de critique ces historiens procèdent. Les aveux des Bollandistes actuels, dans leurs *Analecta,* ne sont pas moins sincères sur les innombrables légendes qui n'ont rien d'authentique, et sur les falsifications qui remplissent les Vies des Saints. Le P. Zimmermann et M. Boudinhon avouent, par exemple, qu'«aucune des Vies publiées de St. Simon Stock n'a de valeur historique»; que ce Saint, mort en 1265, n'a jamais été canonisé par Rome; que son culte n'a commencé qu'au XVe siècle; que sa fameuse vision, qui sert d'origine au scapulaire, manque de fondement sérieux; que telle a déjà été l'opinion de Launoy; et que, selon M. Boudinhon, Launoy a quelquefois raison [3]). Parlant des possessions démoniaques, M. Veronnet avoue «qu'on a trop abusé du recours au diable», qu'il appelle «nouveau *Deus ex machina*»; que «parfois, sous prétexte de trouver des preuves irrécusables de l'existence des démons et faire de l'apologétique, on a risqué de compromettre la foi [4])».

9° Dans ses études sur le péché originel, M. Turmel a établi que les Pères et les docteurs n'ont jamais été unanimes à en expliquer soit la nature, soit le mode de transmission;

---

[1]) *Revue du clergé français*, 15 février 1904, p. 645. [2]) P. 649.
[3]) *Ibid.*, 15 novembre 1903, p. 635-636.
[4]) *Ibid.*, p. 570-571.

qu'ils se sont gravement contredits, ainsi que sur le sort des enfants morts sans baptême. Qui ne voit les conséquences de ces contradictions, si l'on doit attribuer à ce péché une importance dogmatique aussi considérable que celle qu'on lui accorde d'ordinaire ?

10° En matière de christologie, un théologien anonyme qui publie des *Lettres romaines* dans les « Annales de philosophie chrétienne », combat la tendance *docétiste* actuelle, qui amoindrit et blesse l'humanité de J.-C. sous prétexte que J.-C. est un homme-Dieu; il affirme énergiquement « J.-C. vrai homme, semblable à ses frères *en tout,* excepté le péché », et il en indique quelques conséquences qui renversent bien des opinions courantes [1]). Certaines pages de M. Turmel sur ces matières sont aussi extrêmement importantes [2]).

11° En matière pénitentielle, M. Boudinhon a signalé les trois contradictions suivantes entre les conclusions des historiens et la théologie romaine actuelle: « 1° Tandis que cette théologie oblige à ne refuser la pénitence à aucun péché, l'Eglise a jadis exclu certains pécheurs du bienfait de la pénitence, même à la mort. 2° Tandis que la théologie considère la réception du sacrement de pénitence comme indéfiniment renouvelable, l'Eglise a maintenu pendant plusieurs siècles, surtout en Occident, qu'on ne pouvait recourir à la pénitence qu'une seule fois, à l'instar du baptême. 3° Tandis que la théologie exige le recours au sacrement pour tous les péchés mortels, l'Eglise ne soumettait autrefois à la pénitence que les fautes les plus graves [3]) ». « On pourrait y ajouter, continue l'auteur, la difficulté de ce que les clercs étaient exempts ou exclus de la pénitence, et la question du secret sacramentel. Quant à la *confession publique*, dont certains se sont fait un épouvantail, traduisant ainsi l'expression *pénitence publique,* il suffit de dire qu'elle n'a jamais été exigée pour les péchés secrets. » Les études de M. Batiffol sur cette question sont aussi très remarquables. Je signalerai plus loin celles de M. Turmel.

12° En matière eucharistique, M. Ermoni écrit que « la théologie catholique aurait besoin de faire une critique pro-

---

[1]) Février 1904.

[2]) *Histoire de la théologie positive,* T. I, p. 72-77.

[3]) *Revue du clergé français,* 15 mars 1904, p. 192.

fonde de la dernière cène[1]». Il démontre que l'ouvrage de feu l'évêque de Nîmes, Béguinot, sur «La très sainte Eucharistie» est rempli d'erreurs; que ce prélat n'avait aucune idée des écrits authentiques et des écrits inauthentiques de la Tradition[2]. — M. Paul Lejay, expliquant la doctrine de Tertullien et de Cyprien sur l'eucharistie, dit: «L'eucharistie est le corps et le sang du Christ par elle-même, en dehors de l'acte ou de la foi du communiant. Mais, d'autre part, le pain et le vin sont les figures représentant effectivement, par la parole du Christ, les réalités qu'elles symbolisent: Corpus ejus in pane censetur (De orat. 6); ipsum corpus suum repræsentat (Adv. Marc. I, 14); eum intelligas corporis sui figuram panis dedisse (III, 19); figura autem non fuisset nisi veritatis esset corpus (IV, 40). Il est difficile d'indiquer dans quelle mesure St. Cyprien a accepté la théorie de Tertullien. Il paraît plus affirmatif. Il dit: le corps du Seigneur, sans ajouter: id est figura corporis. Plus pratique, moins enclin à la spéculation, il ne s'est probablement pas posé les questions discutées par Tertullien. Les chrétiens, en effet, n'étaient pas préoccupés de ces problèmes. En somme, l'Eglise de ces temps reconnaissait la réalité des deux faces de l'eucharistie: les éléments terrestres et le don céleste, *εὐχαριστία ἐκ δύο πραγμάτων συνεστηκυῖα* (Irén. IV, 18, 5). Les spéculations étaient abandonnées aux écrivains et restaient *individuelles*[3].» — Quant aux évolutions de la théologie eucharistique depuis les théories de Paschase Radbert au IXe siècle jusqu'au concile de Trente au XVIe, M. Turmel les a résumées dans son «Histoire de la théologie positive», de manière à rendre évidents deux faits, à savoir: 1° le fait que le réalisme charnel de Paschase Radbert, qui a triomphé au concile de Latran et à Trente, a été combattu par Ratramne, par Raban Maur, par Scot Erigène, par Bérenger (qu'on a voulu faire passer pour hérétique), et que tous ces théologiens spiritualistes en appelaient à la tradition spiritualiste de l'ancienne Eglise, dont ils citaient les textes; 2° le fait que l'école de Paschase a triomphé en s'appuyant sur des textes apocryphes faussement attribués à St. Ambroise et surtout à St. Augustin. Certes, ces deux faits sont de la plus extrême gravité. Nous les

---

[1]) *Revue du clergé français*, 15 novembre 1903, p. 614.

[2]) P. 615.

[3]) *Revue d'hist. et de litt. relig.*, septembre 1903, p. 505.

connaissions déjà, mais M. Turmel les a entourés de tant de précision qu'ils seront désormais inoubliables. — Citons encore le Dr G. Koch, qui explique ainsi «le problème eucharistique»: «Notre formule est: la substance du corps du Christ est présente dans l'eucharistie *à la manière d'une réalité morale.* Sans doute cette formule aurait besoin d'explications plus complètes et plus précises. Nous nous contentons d'attirer l'attention sur l'analogie des *réalités morales* et sur la nature de leur présence. *Le monde surnaturel a certainement plus d'analogie avec la vie morale qu'avec les sciences mathématiques, physiques ou naturelles*... C'est peut-être une nouveauté de tirer une analogie des réalités morales pour expliquer la présence du Christ, mais en soi la nouveauté de la chose ne prouve pas qu'elle soit inadmissible. Au temps du Christ et des apôtres, on ne parlait pas non plus d'une présence *per modum substantiæ.* St. Pierre et St. Paul ne parlaient pas des monades [1]).» Que de choses dans ces quelques lignes!

13° En matière d'ecclésiologie, il faut citer les travaux de M. Batiffol sur *la hiérarchie primitive,* où il ne craint pas de rappeler ce que St. Jérôme a enseigné sur l'identité fondamentale du presbytérat et de l'épiscopat, et ce qu'il a raconté sur la manière dont le collège des prêtres (qui étaient des épiscopes) à Alexandrie élisait l'évêque jusqu'au commencement du IVe siècle. En somme, il résume ainsi le développement de l'organisation primitive des Eglises. Il conçoit: «1° des fonctions préparatoires, missionnaires, *l'apostolat, la prophétie, la didascalie;* 2° un *ordo* local purement honorifique et ne conférant qu'une notabilité de fait, le *presbytérat;* 3° une fonction liturgique et sociale, le *diaconat;* 4° une fonction liturgique, sociale et de prédication, l'épiscopat, *épiscopat plural* comme le diaconat; 5° l'épiscopat plural disparaissant au moment où les apôtres disparaissent, et se démembrant pour donner naissance à l'épiscopat souverain de l'évêque et au sacerdoce subordonné des prêtres [2]).» — Les aveux de M. Turmel sur l'épiscopat sont aussi dignes d'être notés. Il résume ainsi l'enseignement d'Ignace d'Antioche sur ce point: «Si Ignace est certain que son entreprise lui a été inspirée par Dieu, il n'apporte *jamais* un texte

---

[1]) *Annales de philosophie chrétienne,* décembre 1903, p. 308-309.

[2]) *Etudes d'histoire et de théologie positives,* p. 266.

du Christ ou des apôtres capable de la confirmer, et l'inspiration qu'il a reçue du ciel *prouve que les textes lui font défaut.* Il ne se préoccupe pas d'établir par l'histoire qu'il y a toujours eu des évêques à la tête des communautés chrétiennes, et que ces évêques ont exercé à l'égard des fidèles le rôle de pasteurs, il s'en tient au présent. Il est convaincu que les communautés vont être anéanties, si elles ne reçoivent pas de leurs évêques la doctrine et le culte; il conclut que Dieu le veut ainsi. En ce sens, *mais en ce sens seulement,* il enseigne l'origine divine de l'épiscopat, abstraction faite de son origine *apostolique* [1]). » — Très caractéristiques aussi sont les aveux de M. Turmel sur l'impossibilité où il est de réfuter, par les lettres de St. Ignace, les explications de la primauté de l'Eglise romaine (non du pape) par la primauté politique de la ville de Rome [2]).

14° Citons encore quelques aveux, qui montrent dans les théologiens qui les font, des points de vue nouveaux qui peuvent logiquement conduire à des conséquences très graves. Par exemple :

M. Bricout, parlant du livre du sulpicien Guibert sur *Les Origines*, considère l'évolution comme une pure hypothèse, hypothèse qui fait tomber « certaines affirmations de la science humaine caduque et bornée », mais non des affirmations appartenant à la foi; hypothèse qui, loin d'atteindre Dieu, « le grandit plutôt », et qui n'atteint pas davantage l'âme et la religion [3]).

15° J'ai parlé plusieurs fois de l'*Histoire de la théologie positive* de M. Turmel. Je dois insister sur cet ouvrage d'une très grande érudition. Quoiqu'il ait des parties faibles et qu'il soit loin de tout dire, cependant c'est un indicateur très précieux. Ce que j'en ai publié dans la *Revue internationale de théologie* (juillet 1904) n'est rien en comparaison de ce qui devrait en être extrait. Il faut lire ce qui est dit du *filioque,* de l'angéologie, de la confirmation, de l'extrême onction, du mariage, du pouvoir des clefs, de l'ordre, de la mariologie, notamment du moment auquel Marie fut sanctifiée par le St. Esprit, des discussions qui eurent lieu en des sens différents sur cette question, des oppositions qui furent faites par St. Bernard, par Albert le Grand et par toute l'école thomiste contre

---

[1]) *Annales de philosophie chrétienne*, octobre 1903, p. 44.

[2]) P. 46—47.

[3]) *Revue du clergé français*, 1er décembre 1903, p. 50-51.

l'idée de l'immaculée-conception dès qu'elle fut formulée et qu'on essaya de la faire passer dans la liturgie; etc., etc. Je me bornerai aux indications suivantes. M. Turmel a écrit en toutes lettres : « qu'on a trouvé Marie dans beaucoup de textes bibliques *qui ne parlaient pas d'elle* ou qui n'en parlaient pas directement » (p. 72). Il ajoute que certains Pères ont été *égarés* par des textes ainsi expliqués. Il rappelle les discussions qui eurent lieu sur la virginité de Marie *ante partum, in partu* et *post partum*. Il dit « que les textes évangéliques furent parfois employés à contester ou à découronner la sainteté de Marie » (p. 77). — Le mot *sainteté* n'est peut être pas le mot propre, car la « sainteté » de Marie n'était pas en question, mais seulement le sens du mot « vierge » qui lui était appliqué et qui, de fait, en hébreu, avait plusieurs sens. — Peut-être M. Turmel fait-il allusion à Origène, à St. Basile, à St. Cyrille d'Alexandrie et à quelques autres Pères encore, « qui enseignèrent que la Sainte Vierge, quand elle vit son divin Fils mourir sur le calvaire, perdit la foi ou du moins eut des doutes sur sa mission ». C'est St. Ambroise et plus nettement encore St. Augustin qui écartèrent de Marie toute espèce d'imperfection, et cela, en s'appuyant *non sur l'Ecriture,* mais sur la raison théologique ou, *si l'on veut,* sur le sentiment chrétien (p. 77). On voit tout l'arbitraire de cette opinion nouvelle. Bref, M. Turmel s'exprime ainsi au sujet des moyens employés pour faire triompher la doctrine de l'immaculée-conception : « Pourquoi faut-il que l'historien ait à constater des *manœuvres frauduleuses* là où, plus que partout ailleurs, la plus stricte bonne foi eût été nécessaire ? *Il ne nous plaît pas d'étaler ici tous les pieux mensonges,* qui, depuis le XIIIe siècle, *furent commis au bénéfice de l'immaculée-conception.* Mais, d'autre part, une *Histoire de la théologie positive* ne peut faire le silence sur les entreprises *même illicites* de démonstrations patristiques. Disons donc que les partisans de l'immaculée-conception se procurèrent *per fas et nefas* le patronage des plus illustres docteurs. Ils *prétendirent* qu'Alexandre de Halès, éclairé par une intervention miraculeuse du ciel, s'était fait le défenseur du privilège de Marie, après en avoir été l'adversaire, et qu'il avait composé avant de mourir un livre intitulé *Mariale,* à la gloire de la Vierge immaculée. Ils *racontèrent* que St. Bonaventure s'était, lui aussi, rétracté; et pour preuve, ils *colportèrent* sous son nom un *Sermon sur*

la sainte Vierge, dans lequel l'immaculée-conception est nettement enseignée. Ils *mirent sur le compte* de St. Anselme une dissertation en faveur de la nouvelle doctrine. Ils *interpolèrent* le *De conceptu virginis* de Paschase Radbert. Ils *interpolèrent* surtout les œuvres de St. Thomas. Grâce à des *retouches habiles*, le docteur angélique fut *censé* avoir soustrait la sainte Vierge à la loi du péché originel dans le *Traité de l'Ave Maria*, dans le *Commentaire sur l'épître aux Romains*, et dans le *Commentaire sur l'épître aux Galates*. Ils *prétendirent* que la *Lettre aux chanoines de Lyon* était l'œuvre d'un faussaire et que jamais St. Bernard n'avait été opposé au privilège de Marie, etc., etc. Ce travail de réhabilitation devait se poursuivre, plus tard, sous une autre forme et suivant une autre voie. Jusqu'à la fin du moyen âge, *ce fut une pratique commune d'interpoler les textes, de fabriquer des pièces apocryphes, ou de repousser comme apocryphes les documents gênants*. Hâtons-nous de dire que *toute cette contrefaçon*, dont nous venons d'énumérer les principaux échantillons, *se borne à affermir dans leur conviction ceux qui déjà étaient gagnés à la pieuse croyance*, mais qu'elle n'ébranla aucun adversaire, et que, en somme, elle ne donna aucun résultat sérieux » (p. 399-400). Et dans des notes précises (que je ne peux pas citer ici faute de place), M. Turmel indique les faits et les documents interpolés auxquels il fait allusion. Il est impossible de dire en termes plus clairs que le dogme de l'immaculée-conception a été une horrible supercherie; qu'il y a des théologiens qui, loin d'être indignés des mensonges qu'on leur sert, en fabriquent eux-mêmes de plus iniques encore; et que c'est là, malheureusement, le parti qui triomphe administrativement.

Bref, ce livre est un véritable arsenal, et j'indiquerai plus loin comment il milite à notre avantage.

II. Les conséquences de la crise.

Tous ces aveux montrent qu'il se fait, parmi les théologiens de l'Eglise romaine, une profonde transformation, qu'on peut appeler crise à cause de sa gravité et de son péril. Que devons-nous penser de cette crise, et de ses conséquences possibles, surtout par rapport à l'ancien-catholicisme?

Sur ce point difficile, très délicat, je résumerai ma pensée par les distinctions suivantes :

1° Le cardinal Mathieu a-t-il raison, lorsqu'il redoute comme résultat de cette crise une recrudescence de l'indifférentisme religieux? — Oui, il est possible, il est même probable qu'un certain nombre d'ecclésiastiques et de laïques, en voyant toutes ces opinions qui sapent par la base ce qui leur a été enseigné jusque-là, se réfugient dans le scepticisme, ou dans l'indifférentisme, voire même dans l'incrédulité. Beaucoup de Français sont extrêmes, c'est-à-dire, passent d'un extrême à l'autre, et l'éducation donnée dans les séminaires favorise singulièrement cette illogicité, en faisant croire qu'en matière de religion il n'y a pas de milieu entre le catholicisme romain et l'incrédulité (le protestantisme lui-même n'étant, aux yeux des romanistes en question, qu'une des formes de l'incrédulité). Cette absurdité, mise à la mode par Joseph de Maistre, pèse encore sur la mentalité des catholiques-romains, en France surtout. De cette catégorie d'esprits, l'ancien-catholicisme n'a rien à espérer ni à gagner; et même, plus il la tiendra à l'écart, plus il fera preuve de sagesse. Passer de l'extrême romanisme à l'extrême impiété, de tout à rien, dénote une mentalité si vicieuse que nous ne pourrions qu'être compromis en ouvrant nos rangs à de telles recrues.

2° D'autre part, est-il possible que toutes ces doctrines nouvelles soient finalement interprétées et acceptées dans un sens favorable à l'ancien-catholicisme?

Je le crois, pour les raisons suivantes :

Ces doctrines, qui sont nouvelles sous la plume des écrivains romanistes, ne sont nullement nouvelles en elles-mêmes. Ce sont des doctrines qui ont été émises déjà dans l'ancienne Eglise et qui peuvent toutes s'appuyer sur l'enseignement de tels et tels Pères. Les anciens-catholiques les ont publiées en grande partie durant ces trente dernières années; nos ouvrages en sont remplis. Nous pouvons même dire que c'est à la suite de nos constants appels à la tradition des huit premiers siècles, à la suite de nos études de patrologie et d'histoire, que les théologiens catholiques-romains ont dû se transporter sur ce même terrain de l'ancienne Eglise, pour essayer d'y contrôler nos textes et d'y réfuter nos thèses contre la papauté romaine, contre les dogmes romains, contre l'ecclésiologie romaine. Cette réfutation, ils ne l'ont pas faite. Loin de là. Les matériaux

qu'ils ont amassés, les documents qu'ils ont étudiés, leur ont inspiré des aveux qui, historiquement parlant, et même doctrinalement ou théologiquement, sont tout à l'avantage de l'ancien-catholicisme. Par exemple, tout ce que M. Turmel dit de la façon dont les papes Calixte et Agathon ont exagéré le pouvoir des clefs au profit de l'évêque de Rome; tout ce qu'il dit des fausses décrétales des papes qui ont été insérées dans le *Décret* de Gratien, et qui de là ont passé dans les *Sentences* de Pierre Lombard, de celles-ci dans la *Somme* de Thomas d'Aquin, et de celle-ci dans toute l'école; tout ce qu'il dit de la manière dont les apocryphes, le pseudo-Aréopagite, le pseudo-Ambroise, le pseudo-Augustin, etc., etc., ont corrompu la théologie; tout cela a été dit par Dœllinger (Janus) dans *Le pape et le concile.*

Donc, de fait et au fond, ces théologiens qui se disent catholiques-romains, mais non ultramontains, travaillent pour nous, puisqu'ils sont d'accord avec nous sur les points précités.

Bien plus, je vais plus loin, et je dis que certains de leurs aveux, par leur généralité et leur envergure, sont de nature à les entraîner beaucoup plus loin; qu'ils sont même inconciliables avec le système théologique de l'Eglise romaine actuelle, et que, en les poussant logiquement jusqu'au bout, ils renverseront forcément la dogmatique romaine actuelle, et tôt ou tard la hiérarchie romaine elle-même.

Autant je suis d'accord avec les Loisy, les Mignot, et toute l'école nouvelle pour réclamer les droits de la critique historique, les droits de l'exégèse scientifique, en un mot les droits de la science exacte et de la saine raison; autant je suis d'accord avec les Turinaz, les Fontaine, les Maignen, les Gayraud, pour reconnaître le péril imminent que la nouvelle école fait courir à l'Eglise romaine. — Avec la nouvelle école libérale, je dis que c'en est fait de l'Eglise de Rome, si cette Eglise ne sort pas de ses erreurs, et si elle ne se rallie pas franchement à la science et au progrès. Sur ce terrain les Mignot, les Loisy, les Lagrange, les Houtin, etc., ont mille fois raison : car aucune Eglise ne peut désormais vivre contre la science et contre la vérité démontrée. Mais, d'autre part, je dis aussi que c'en est fait de l'Eglise de Rome, de sa dogmatique actuelle et de sa constitution actuelle, si elle laisse pleine et entière liberté à la science, à la critique historique, à la

critique biblique. En sorte qu'elle est littéralement prise entre deux feux : d'un côté, le feu des antichrétiens, qui, au nom de la science, la traitent d'ignorante, d'intolérante, et demandent sa destruction au nom du progrès; et d'un autre côté, le feu des vrais chrétiens, des vrais catholiques, qui lui démontrent que la véritable Eglise, chrétienne et catholique, a existé autrefois sans la papauté, sans la dogmatique romaine, bien plus, que cette papauté et cette dogmatique romaine sont dans le fond antichrétiennes.

Tel est le cul-de-sac dans lequel l'Eglise romaine actuelle, ou plutôt la papauté avec sa curie, ses congrégations et sa hiérarchie, est enfermée. Elle n'en sortira que détruite ou réformée : détruite, comme toute erreur doit l'être; ou réformée selon la norme chrétienne, comme toute Eglise chrétienne doit l'être. Il n'y a pas de milieu. Telle est ma conviction ; en sorte que, loin de maudire cette nouvelle école laborieuse et relativement libérale, je ne puis que l'encourager et la bénir.

3° Mais ici on me fait des objections pour combattre mon optimisme. Ecoutons ces objections, et voyons ce qu'il faut en penser.

La *première* peut être formulée ainsi : L'école libérale en question a imaginé une tactique très ingénieuse qui lui permet de passer entre les balles de l'ultramontanisme intransigeant et celles de l'ancien-catholicisme; en sorte qu'elle ne se fera ni ultramontaine ni ancienne-catholique. Cette tactique consiste dans la distinction entre l'histoire et la théologie. La nouvelle école se borne exclusivement à l'histoire, et se refuse à toucher à la théologie. Voyez Loisy : il fait de l'histoire, dit-il, l'histoire de la composition des évangiles, l'histoire de la pensée chrétienne dans les premières générations chrétiennes. Voyez Lagrange : il fait aussi de l'histoire, dit-il, l'histoire de la composition des livres de l'A. T., l'histoire des milieux sémites, etc. Leurs droits comme historiens sont, disent-ils, absolus : car les faits sont les faits. Et comme ils se refusent à toucher à toute doctrine, comme ils ne veulent absolument pas examiner si ces faits sont naturels ou surnaturels, s'ils impliquent une doctrine ou non, encore moins rechercher si c'est telle doctrine qu'ils impliquent ou telle autre, alors ils sont inattaquables par

Rome, et du même coup ils évitent très habilement de prendre parti pour l'ancien-catholicisme.

Réponse : Cette tactique peut être ingénieuse pour établir quelques faits indifférents. Mais elle n'est ni logique ni loyale, dès qu'il s'agit de faits religieux, dans lesquels l'élément religieux l'emporte en valeur sur le fait matériel lui-même. Les critiques bibliques de cette école sont les premiers à convenir que les évangélistes, par exemple, ont voulu avant tout exposer et faire admettre les *logia,* c'est-à-dire les enseignements du Christ, plutôt qu'écrire une histoire proprement dite et exclusivement extérieure. Dès lors, l'abstention doctrinale dans laquelle ils prétendent s'enfermer est impossible. Donc, tôt ou tard, ils arriveront forcément à toucher à la doctrine et au dogme, ne fût-ce que de loin. Et déjà même ils y touchent, qu'ils le veuillent ou non; la preuve c'est que les agents de la curie poussent les hauts cris et que l'Index les condamne. Donc ils devront un jour, bon gré mal gré, se prononcer et prendre une attitude doctrinale. Rome n'admet l'histoire que pour la faire servir à étayer ses dogmes; donc, a fortiori, elle ne permettra pas qu'on fasse de l'histoire en dehors de ses dogmes, encore moins contre ses dogmes.

Seconde objection : Une autre tactique de l'école en question consiste à ne jamais attaquer la papauté. Elle attaque tel et tel pape, puisqu'elle fait de l'histoire; elle en supprime même six d'un coup. Mais elle se garde bien de dire quoi que ce soit de la papauté. Cette papauté est-elle une institution de droit divin, ou simplement de droit ecclésiastique? Elle se refuse à l'examiner; ce serait de la théologie, dit-elle, or elle ne fait pas de théologie. Donc, ici encore, elle reste intangible aux yeux de Rome, qui continue à être sacrée à ses yeux, et elle ne donne pas la main à l'ancien-catholicisme, qu'elle peut considérer comme un inconnu et même comme un adversaire.

Réponse : Ici encore cette école s'abuse. Tôt ou tard, elle devra bien étudier, ne fût-ce qu'au nom de l'histoire, les fondements de la papauté. Vouloir fermer les yeux sur une question historique de cette importance, serait de l'enfantillage, si ce n'était de l'indignité. La papauté même ne permettrait pas qu'on jetât perpétuellement sur elle un manteau qui paraîtrait couvrir des choses suspectes. Donc, tôt ou tard, disons même

bientôt, les historiens de cette école devront reconnaître les fondements très humains, très politiques, très ecclésiastiques, et nullement divins, de la papauté romaine. De cela nous n'avons aucun doute. Déjà même les aveux de quelques-uns sont suffisamment clairs, même ceux du diplomate M. Turmel. Ne pressons rien; ce n'est qu'en automne que mûrissent les fruits, et nous sommes à peine à la fonte des glaces.

Bornons-nous à constater qu'aux yeux des hommes clairvoyants, cette école a beau déclarer qu'elle veut maintenir le saint-siège: au fond, elle démolit l'Eglise romaine. Par exemple, lorsqu'elle réclame les droits de la science et de la liberté, ne sape-t-elle pas Rome, qui est fondée sur l'erreur et qui condamne les travaux scientifiques de cette école? Lorsqu'elle proclame les services rendus par le protestantisme à la cause de l'Eglise [1]), ne discrédite-t-elle pas, *ipso facto,* la cause de Rome et l'attitude prise par Rome? Or, lorsque les procédés de l'Eglise romaine seront discrédités, lorsque ses doctrines les plus essentielles seront démenties, que sera le saint-siège? Une simple *non-valeur.* Donc les anciens-catholiques, qui s'appuient sur la science et qui réclament l'enseignement universitaire, ne sont déjà pas si coupables aux yeux de cette école. Un de ses théologiens a même osé le reconnaître dans les termes suivants: «C'est précisément parce que les Vieux-Catholiques ont pris pour mot d'ordre le *Los von Rom,* et parce que leurs chefs étaient des professeurs d'université, qu'un discrédit, immérité d'ailleurs, pèse sur les hautes écoles de la science ecclésiastique... Mgr. Ehrhard ne craint pas de stigmatiser à cette occasion le «pamphlet» de Mgr. Kannengieser: *Les origines du Vieux-Catholicisme et les universités allemandes*... Il semble que toute initiative individualiste et tout développement progressif est interdit chez nous. Les attaques mêmes dont deviennent l'objet tous les essais sincèrement réformistes tentés dans nos rangs paraissent bien autoriser cette appréhension. En cela, conclut Mgr. Ehrhard, se trouve la cause de nos misères actuelles et de l'hostilité réciproque de l'Eglise (romaine) et de la société [2]).» Ce langage n'est-il pas transparent?

---

[1]) Voir *Revue du clergé français,* 15 septembre 1902, p. 172.

[2]) P. 182. Cet article est de M. le professeur Gazagnol.

Troisième objection : Les théologiens de cette école, dès que l'Index les condamne, se soumettent. Donc rien à espérer de gens qui ne savent même pas défendre leurs doctrines. Voyez les Klein, les Denys, et même Loisy, etc.

Réponse : Il y a soumission et soumission. Tout le monde sait que ceux qui se soumettent *administrativement,* ne se soumettent pas pour cela *doctrinalement.* La doctrine émise n'est pas rétractée, encore moins réfutée, par la soumission administrative. Donc cette doctrine fait son chemin dans les esprits et les consciences, en dépit de la conduite subséquente de ceux qui l'ont émise.

Je n'ai ni à examiner ici les motifs qui déterminent les théologiens en question à se soumettre, ni à juger si ce sont des motifs respectables ou non. Je crois que ces motifs sont à la fois respectables sous certains rapports, et non respectables sous d'autres. Je pense que lorsqu'on a logis, couvert, revenus, toutes choses bien assurées, il est facile de traiter de lâches ceux qui n'ont ni toit, ni table, ni vêtement, ni bourse, et qui ne veulent pas se suicider. Je ne les justifie pas, je ne les approuve pas davantage, mais j'ai pitié d'eux, et je respecte leur conscience, même erronée. En tout cas, je le répète, les saines doctrines qui les ont fait condamner, restent au grand soleil; elles les feront bénir un jour, elles mûriront malgré l'Index, elles porteront leurs fruits, l'ancienne Eglise en sera rajeunie, et l'œuvre de Dieu triomphera.

Ici on pourrait même se demander si, dans certains cas, dans certaines situations exceptionnelles soit de personnes, soit de familles, soit même de confessions, il n'est pas plus prudent, plus utile pour la vérité même, pour le bien final de l'Eglise universelle, de ne pas sortir d'une Eglise particulière coupable et prévaricatrice, et cela dans le but de la ramener, par des efforts plus intimes et plus domestiques, dans les voies de la vérité et de la sainteté, comme on reste dans un milieu pestiféré pour guérir les malades. Mais la discussion de cette question nous mènerait trop loin, et nous entraînerait trop en dehors de notre sujet actuel. Je me borne donc à l'indiquer comme sujet de réflexion.

Donc, que les romanistes en question se soumettent administrativement ou non, qu'ils restent extérieurement attachés et soumis à la papauté romaine ou non, je ne dis pas que cela

n'importe pas, mais je dis que, dans les deux cas, les vérités émises et non réfutées sont toujours des vérités; qu'elles sont toujours tenues pour telles par tous les fidèles intelligents, c'est-à-dire, au fond, par l'immense majorité des chrétiens, même quand cette majorité se tait: le silence est quelquefois, lui aussi, une proclamation de la vérité. *Jesus autem tacebat.*

Quatrième objection: Les catholiques-romains traitent les anciens-catholiques d'hérétiques, d'apostats, etc. Donc l'ancien-catholicisme ne saurait bénéficier des enseignements d'aucune école romaniste, quelle qu'elle soit.

Réponse: Ce sont les catholiques-romains de bas étage qui nous lancent les injures susdites: chacun fait ce qu'il peut. Mais les catholiques-romains qui estiment la science et le travail, ne nous injurient pas. Ils préfèrent nous ignorer, du moins en général. Je dis *en général,* parce que quelques-uns ne craignent pas de nous citer; je ne dis pas qu'ils nous comblent d'éloges, cela n'est pas nécessaire et d'ailleurs nous ne demandons les éloges de personne, mais du moins ils mentionnent notre *Revue* et nos publications. Je le répète, nous n'avons pas besoin qu'on s'unisse extérieurement à nous, encore moins qu'on s'enrôle dans notre Eglise, pour nous être utile. Celui-là nous est utile qui proclame clairement la vérité, qui met en lumière ce qu'a été le christianisme ancien, ce qu'a été l'ancienne Eglise, en quoi a consisté le vrai catholicisme, quelles libertés doctrinales ont été celles des Grégoire de Nazianze, des Grégoire de Nysse, des Basile, des Cyrille, des Augustin, des Chrysostome, etc. C'est de leur esprit de foi, de raison, de liberté, que nous nous inspirons; et quiconque les fait connaître, peut nous traiter d'hérétiques à son aise, nous ne l'en remercions pas moins. L'injure passe, la vérité reste.

Oui, nous remercions ces libéraux qui nous donnent raison tout en nous combattant; nous les remercions de prêcher nos doctrines tout en maintenant leurs formules. Leurs formules, ils ne veulent pas les lâcher parce que ce sont, pour leur situation extérieure, les seules planches de salut dans le naufrage. Nous les remercions de ce qu'ils consentent à glisser dans leurs formules erronées une signification autre, une doctrine vraie. Tel, par exemple, M. le professeur Schell, qui,

dans son *Christus,* a maintenu le fameux «Felsen Petri». Mais qu'entend-il par ces deux mots? Entend-il l'infaillibilité personnelle de Pierre, sa personne, sa fonction même? Non, mais seulement sa confession de foi, c'est-à-dire la doctrine que Pierre vient de confesser, à savoir la divinité de J.-C. Or, c'est ce que nous avons toujours enseigné. M. Schell a l'air de nous combattre; de fait, au fond, il pense comme nous.

Donc les vérités proclamées plus ou moins explicitement par l'école libérale en question, sont désormais des choses acquises, des faits enregistrés: *scripta manent.* Quiconque en comprend la portée, doit, dès maintenant, convenir de deux choses:

La *première* est que, même dans l'Eglise romaine, même dans ce clergé qui se dit soumis à Rome, il y a des voix qui savent proclamer des vérités catholiques, même contre la curie romaine, même contre l'absolutisme papal, même contre les enseignements d'une partie de la hiérarchie; ce qui montre que l'Eglise catholique et l'orthodoxie sont toujours visibles en Occident, même là où d'autres forces cherchent à les étouffer.

Le pape a beau s'élever contre la critique, la condamner, faire mettre à l'*index* les livres qui la prônent et la pratiquent, le pape n'est pas l'univers; il n'est ni le monde de la pensée, ni même l'Eglise; chaque jour on s'émancipe davantage de sa personne, de sa curie, et même de ses décisions et de ses encycliques. Ce qui restera de cette école libérale, condamnée ou non par Rome, c'est l'appel qu'elle fait à la science et aux droits de la science; or, cet appel finira par renverser le système théologique romain et même le système ecclésiastique romain, car l'un et l'autre sont inséparables et l'un et l'autre sont antiscientifiques. Rome, pour vivre, a besoin de faire croire à ses fidèles que le dogme prime l'histoire comme la force prime le droit; or, nombre de théologiens de la nouvelle école proclament hautement qu'au contraire c'est l'histoire qui prime le dogme, et que les droits de l'histoire et de la science sont absolus. De plus, ce qui restera de cette école, condamnée ou non par Rome, c'est la démonstration qu'elle a faite de la futilité avec laquelle certains textes de l'Ecriture ont été interprétés contre leur vrai sens; de la légèreté et de la servilité avec lesquelles ces interprétations erronées ont été répétées

par des théologiens qui ont fini par faire école; des procédés illogiques et des sophismes qui ont été mis en cours par ces écoles; des apocryphes et des pièces fabriquées dont on a osé faire usage au grand jour pour étayer une fausse théologie et une fausse dogmatique. Tout cela, aujourd'hui, est démontré, mis à nu. Toute cette théologie de Rome et de sa curie, aujourd'hui, craque jusque dans ses fondements. Or, qui ne le voit? Cet état de choses proclame ce que les anciens-catholiques proclament; il travaille pour eux, il donne raison à leur double réforme théologique et ecclésiastique.

Et c'est là, précisément, la *seconde* observation que je voulais faire. Oui, qu'on le veuille ou non, les vérités catholiques, orthodoxes, proclamées par cette nouvelle école dans toutes les matières si graves que j'ai signalées, ces vérités, dis-je, produiront nécessairement une floraison et une fructification; oui, elles conduiront logiquement, en temps opportun, à une réforme de la théologie romaine, à la ruine du système papiste édifié sur cette théologie erronnée, par conséquent au triomphe de l'ancien-catholisme. Et quand je parle du triomphe de l'ancien-catholicisme, je n'entends nullement parler de nos personnes, qui ne sont rien, mais du but religieux et ecclésiastique que nous poursuivons, et de la grande réforme que nous avons entreprise. Que Dieu daigne la prendre en sa sainte garde!

E. Michaud.

Le Directeur-Gérant: Prof. Dr E. Michaud.

Berne. — Imprimerie Stämpfli & Cie.

Verlag von C. A. Schwetschke und Sohn, Berlin W. 35.

Der authentische Text der Leipziger Disputation (1519).

Aus bisher unbenutzten Quellen

herausgegeben von

Lic. **Otto Seitz,**

Inspektor am Königl. Prediger-Seminar in Wittenberg.

Preis Mk. 12. 80.

Neu erschienen:

Herders Theorie von der Religion und den religiösen Vorstellungen.

Eine Studie zum 18. Dezember 1903, Herders 100jährigem Todestag,

von

Lic. theol. **Rudolf Wielandt,**

Stadtvikar in Heidelberg.

Preis Mk. 3. —.

Kaiser Maximilian II. bis zu seiner Thronbesteigung (1527—1564).

Ein Beitrag zur Geschichte
des Überganges von der Reformation zur Gegenreformation

von

Dr. **R. Holtzmann,**

Privatdozent für Geschichte an der Universität Strassburg.

Preis Mk. 18. —.

Der grosse Kampf zwischen Kaisertum und Papsttum

zur Zeit des Hohenstaufen Friedrich II.

Von

Dr. jur. **Th. Frantz,** Mannheim.

220 Seiten. Preis Mk. 4. —.

„Der Zweck heiligt die Mittel"

als jesuitischer Grundsatz erwiesen

von

Graf von Hoensbroech,

Herausgeber der Monatsschrift «Deutschland».

(Erweiterter Sonderabdruck aus der Monatsschrift „Deutschland", Juli-Heft 1903.)

Preis Mk. 1. —.

Verlag von C. A. Schwetschke und Sohn, Berlin W. 35.

Ignatii Antiocheni et Polycarpi Smyrnaei, Epistulae et Martyria.

Edidit et Adnotationibus Instruxit

Adolfus Hilgenfeld

Preis Mk. 12. 80.

Beiträge zur Reformationsgeschichte

aus Büchern und Handschriften der Zwickauer Ratsschulbibliothek.

Von

Lic. Dr. **Otto Clemen,**

Gymnasiallehrer in Zwickau.

I. Heft. 1900. Preis Mk. 2. 40.

Inhalt: Pasquillus exul. — Heinrich Stromer an Ulrich von Hutten, Leipzig, 22. September 1519. Bemerkung zu der Flugschrift: Eine Warnung an den Bock Emser. — Zu Luthers Predigt Invocavit (9. März) 1522. — Verse auf Luthers Bild. — Zu Jacobus Præpositus. — Die ersten Märtyrer des evangelischen Glaubens. — Johannes Schwan aus Marburg, Franziskaner zu Basel, Buchdrucker und Bürger zu Strassburg. — Severinus Hypsilithus. — Zur Relegation des Simon Lemnius. — Antonius Musa.

II. Heft. 1902. Preis Mk. 4. —.

Inhalt: Zu Luthers Stammbaum und Erfurter Studentenzeit. — Bischof Adolph von Merseburg und die Pfarrer von Schönbach und Grossbuch. — Simon Haferitz. — Georg Mohr. — Ulrich Hugwald. Der Bauer von Wöhrd. — Spalatiniana. — Epigrammata aliquot Wormatiensia. — Zum 2. Regensburger Religionsgespräch. — Ein Buch aus Jacob Milichs Bibliothek.

III. Heft. 1903. Preis Mk. 3. 20.

Inhalt: Eine unbekannte Schrift des Herolds Kaspar Sturm. — Aloisii Marliani in Martinum Lutherum oratio. — Dr. Martin Luthers Passion. — Hans Kotter. — Bemerkungen zu Benedict Gretzingers Beschirmbüchlein. — Eine Schrift Johann Freylebens. Predigers in Weiden, gegen das Salve Regina. — Die Einführung der Reformation in Eilenburg. — Antonius Zimmermann. — Johann Gülden (Aureus). — Georg von Rothschitz. — Georg Rauth, der erste lutherische Prediger in Plauen. — Spottschriften auf Cochläus. — Zur Geschichte der Hassensteinschen Bibliothek. — Analekten und Miszellen. — Ergänzungen und Berichtigungen zum 1. und 2. Heft. — Register zum 1. bis 3. Heft.

Das Bild des Christentums

bei den grossen deutschen Idealisten.

Ein Beitrag zur Geschichte des Christentums

Von

Lic. Dr. **C. Lülmann,**

Prediger an St. Jacobi in Stettin.

Preis Mk. 4. 80.